Le Droit à la paresse de Paul Lafargue

Contexte : *Le Droit à la paresse. Réfutation du droit au travail de 1848* a été écrit par Paul Lafargue (1842-1911), économiste et écrivain, gendre de Karl Marx et membre de la Ire Internationale. Ce texte est paru dans le journal L'Egalité en 1881. Il s'agit d'un manifeste qui plaide pour une démythification de la « valeur travail » et une diminution du temps de travail.

Idée générale : L'introduction du capitalisme marchand et l'apparition des usines sont un fléau pour le salarié (le travailleur) qui se tue au travail. L'auteur fait ce constat et adresse des critiques à la bourgeoisie qui s'enrichit au détriment des ouvriers et profite de la misère ouvrière. Il souhaite que les travailleurs puissent s'adonner à la paresse et profiter du temps en dehors du travail.

Plan détaillé :

Avant-propos : l'auteur analyse ce qui, selon, lui relève d'une trahison de la bourgeoisie, actrice de la Révolution Française pour la fin des privilèges, puis profiteuse de la misère ouvrière qu'elle a contribué à aliéner, notamment en la soumettant à un rythme de travail effréné. D'après lui, la bourgeoisie et le clergé sont à l'origine de la survalorisation du travail.

« La morale capitaliste, piteuse parodie de la morale chrétienne, frappe d'anathème la chair du travailleur ; elle prend pour idéal de réduire le producteur au plus petit minimum de besoins, de supprimer ses joies et ses passions, de le condamner au rôle de machine délivrant du travail sans trêve, ni merci. »

Un dogme désastreux : pour Paul Lafargue, ce dogme, c'est l'amour du travail, voué par la classe ouvrière à une activité qui ne lui apporte que des souffrances, source de « toute dégénérescence intellectuelle, de toute déformation organique ». Il ajoute que cet amour n'est pas universel. Des sociétés étrangères comme la société espagnole ou celle de la Grèce antique n'idéalisaient pas le travail, elles le considéraient comme une tâche dégradante.

“Le prolétariat, la grande classe qui embrasse tous les producteurs des nations civilisées, la classe qui, en s'émancipant, émancipera l'humanité du travail servile et fera de l'animal humain un être libre ; le prolétariat, trahissant ses instincts, méconnaissant sa mission historique, s'est laissé pervertir par le dogme du travail. Rude et terrible a été son châtement. Toutes les misères individuelles et sociales sont nées de sa passion pour le travail.”

Bénédictions du travail : Paul Lafargue fait le constat de la misère ouvrière au XIX^{ème} siècle, en prenant l'exemple des ouvriers alsaciens et décrit leurs conditions de vie et de travail en usine à l'appui du récit du Dr Villermé.

“ Quand Villermé visita l'Alsace, le minotaure moderne, l'atelier capitaliste, avait conquis le pays ; dans sa boulimie de travail humain, il avait arraché les ouvriers de leurs foyers pour mieux les tordre et pour mieux exprimer le travail qu'ils contenaient.”

“Ô misérable avortement des principes révolutionnaires de la bourgeoisie ! ô lugubres présents de son dieu Progrès ! — Les philanthropes acclament bienfaiteurs de l'Humanité ceux qui, pour s'enrichir en fainéantant, donnent du travail aux pauvres ; mieux vaudrait semer la peste, empoisonner les sources que d'ériger une fabrique au milieu d'une population rustique. — Introduisez le travail et adieu joie, santé, liberté ; adieu tout ce qui fait la vie belle et digne d'être vécue”

Loi inexorable de la production capitaliste : Selon l'auteur, la suractivité du prolétariat conduite à une surproduction qui ne trouve pas nécessairement acheteurs et mène donc à une crise économique, la fabrication d'un chômage massif, la recherche constante de financement par la bourgeoisie et une misère sociale. Une solution pour Paul Lafargue sera la redistribution des produits de consommation et la réduction de l'activité des prolétaires.

Ce qui suit la surproduction : il dresse un tableau contrasté de la société. D'un côté, la surconsommation et la dépravation pour la bourgeoisie, de l'autre des rythmes de travail harassants (le surtravail) et l'abstinence pour les ouvriers. La mécanisation, en travaillant plus vite que l'Homme, devrait lui permettre de libérer du temps pour lui : au contraire, les ouvriers travaillent plus, comme s'ils voulaient concurrencer les machines. Les conséquences sont nombreuses : allongement du temps de travail, suppression des jours fériés, surproduction.

La surproduction contraint les bourgeois à arrêter le travail et à débaucher des ouvriers de la production pour les mettre à leur service (personnel de maison, serviteurs...). Les prolétaires, mécontents de l'oisiveté des bourgeois se soulèvent. La bourgeoisie recrute dès lors « des policiers, des magistrats, des geôliers entretenus dans une improductivité laborieuse ».

Mais la soustraction d'un certain nombre d'ouvriers à la production ne suffit pas à écouler la surproduction : la bourgeoisie a donc recours au commerce dans les colonies, à la diminution de la qualité des produits (pour qu'ils nécessitent un remplacement plus rapide) et à la création artificielle de nouveaux besoins. L'échec de ces mesures conduit invariablement à l'apparition du chômage et à la dégradation des conditions de vie des ouvriers.

“ En présence de cette double folie des travailleurs, de se tuer de sur-travail et de végéter dans l'abstinence, le grand problème de la production capitaliste n'est plus de trouver des producteurs et de décupler leurs forces, mais de découvrir des consommateurs, d'exciter leurs appétits et de leur créer des besoins factices.”

A nouvel air... chanson nouvelle : Lafargue imagine la France libérée du système capitaliste : diminution du temps de travail, meilleure répartition de la consommation. Pour lui, il faut forcer les ouvriers à consommer le fruit de leur

production pour mettre fin à la crise de la surproduction. Ainsi, la bourgeoisie n'aura plus un rôle unique de consommation (et de gaspillage) et pourra licencier les personnes qu'elle avait soustraites au travail productif pour la protéger des soulèvements ouvriers. Le retour de ces «improductifs» sur le marché du travail provoquera un gonflement de la main d'œuvre et forcera à réduire fortement le temps de travail des individus. Lafargue pense que les ouvriers doivent se soulever et non défendre les droits de l'Homme (qu'il associe aux droits de l'exploitation capitaliste). Il propose de soutenir un droit à la paresse et de fixer à 3 heures quotidiennes la limite du temps de travail. Ceci qui permettra à chacun de profiter d'autres activités (des loisirs).

*“Comme Christ, la dolente personnification de l'esclavage antique, les hommes, les femmes, les enfants du Proletariat gravissent péniblement depuis un siècle le dur calvaire de la douleur : depuis un siècle, le travail forcé brise leurs os, meurtrit leurs chairs, tenaille leurs nerfs ; depuis un siècle, la faim tord leurs entrailles et hallucine leurs cerveaux... **ô Paresse, prends pitié de notre longue misère ! ô Paresse, mère des arts et des nobles vertus, sois le baume des angoisses humaines !**”*

Appendice : Paul Lafargue revient sur la perception négative du travail pour les philosophes antiques : Hérodote, Platon, Xénophon, Plutarque.

La dernière phrase de l'ouvrage mérite d'être citée dans son intégralité : il y mentionne Aristote qui prévoyait que «*si chaque outil pouvait exécuter sans sommation, ou bien de lui-même, sa fonction propre, comme les chefs-d'œuvre de Dédale se mouvaient d'eux-mêmes, ou comme les trépieds de Vulcain se mettaient spontanément à leur travail sacré ; si, par exemple, les navettes des tisserands tissaient d'elles-mêmes, le chef d'atelier n'aurait plus besoin d'aides, ni le maître d'esclaves. Le rêve d'Aristote est notre réalité. Nos machines au souffle de feu, aux membres d'acier, infatigables, à la fécondité merveilleuse, inépuisable, accomplissent docilement d'elles-mêmes leur travail sacré ; et cependant le génie des grands philosophes du capitalisme reste dominé par le préjugé du salariat, le pire des esclavages. Ils ne comprennent pas encore que la machine soit le rédempteur de l'humanité, le Dieu qui rachètera l'homme des sordidæ artes et du travail salarié, le Dieu qui lui donnera des loisirs et la liberté.*»